

le monde; lorsque l'univers presque entier semble frappé de vertige; applaudir à l'injustice, à l'exaction, au brigandage; au triomphe de la barbarie sur la vraie civilisation; lorsque les vrais principes sont méconnus partout, que l'erreur, embrassée par les potentats, caressée par les peuples, se constitue reine de l'époque; lorsque le droit divin et le droit humain sont foulés aux pieds, que la justice est refusée au faible et à l'opprimé; que l'Église est persécutée, le Pontife Suprême, le Père de la Chrétienté est indignement dépouillé, insulté, abreuvé d'outrages; que notre continent se débat, embarrassé en grande partie dans les filets de l'hérésie, oh! nous le sentons tous! il est nécessaire que, de ce côté de l'Océan, il se trouve un endroit où la vérité puisse mettre le pied! un coin de terre où soit un temple et un autel, d'où s'élèvera l'encens pur du vrai sacrifice! Il est nécessaire que de quelque lieu sur cette nouvelle terre, sorte une voix qui réclame hautement contre l'injustice et l'impiété, en faveur de la justice et de la sainteté! Il est indispensable qu'il y ait, en Amérique, un peuple puissant et respecté qui puisse détruire le mensonge, arrêter la circulation de ces nouvelles injurieuses, calomniatrices, fabriquées dans les usines du protestantisme et de la révolution, et qu'aujourd'hui l'Angleterre et le Piémont lancent sur tous les points du globe. Car, Messieurs, l'esprit du siècle est comme un vent brûlant qui dessèche tous les cœurs. Les opinions nerveuses que l'impiété cherche à faire prévaloir, en se couvrant du voile de la philanthropie, sont des poisons qui tuent les peuples, en détruisant chez eux tout respect pour l'autorité, surtout l'autorité religieuse; en soulevant les passions contre ce qu'il y a encore de saint et de juste dans le monde; en détruisant la morale et la religion sous lesquelles la société ne saurait exister. Or, nous voyons que la tâche d'accomplir cette grande croisade en faveur de la vérité, est dévolue au Canada Français. Mais pour l'accomplir, notre jeune patrie a besoin de grandir et de se fortifier; il lui faut une grande puissance morale, une influence qu'elle prendra infailliblement si elle sait se tenir au niveau de sa mission, une supériorité que ses premiers et derniers progrès nous permettent d'espérer. En effet, l'on dirait, de nos jours, que le Canada, pressé par ses destinées, veut devancer le cours ordinaire des événements. Hé! n'avons-nous pas tous remarqué le mouvement énergique qui nous pousse en avant. Hier encore, nous étions pauvres, faibles, méprisés; notre existence même était un problème pour l'Européen. Et voilà que tout-à-coup nous grandissons rapidement, nous apparaissions aux yeux de l'Univers étonné comme surgissant de la poussière de nos champs de bataille où l'on nous avait cru ensevelis. Notre foi, bien que toujours ferme, paraît reprendre une nouvelle vigueur, nos mœurs se réforment, notre patriotisme se réchauffe, grâce à nos institutions nationales, grâce surtout à notre belle société de Tempérance. La grande question de colonisation, cette base de notre nationalité, s'agit partout; de zélés champions se sont roués avec un zèle ardent à cette noble cause; et je le dirai avec bonheur, l'avènement en notre pays d'un homme remarquable, dévoué à nos intérêts; l'apparition d'un prophète de nos destinées a donné une nouvelle énergie à ce mouvement opéré dans la voie de la prospérité et du vrai progrès. Tout semble nous dire qu'une ère de grandeur vient de s'ouvrir pour nous.

Je pourrais faire parler ici les avantages matériels que possède la race Française en Amérique, la forte constitution physique qu'elle doit à la vigueur de notre climat et aux difficultés de la colonisation de nos forêts, la vigueur que lui donnent ses méurs austères; les envahissements qu'elle opère insensiblement, sa force d'expansion, son instinct d'agglomération, le principe d'ordre, d'organisation et d'ensemble qui règne chez elle; mais l'Auteur de *la France aux colonies* a développé d'une manière si habile ces différentes preuves de nos hautes destinées, qu'elles ne sauraient que perdre infiniment, si je les répétais après lui. Il appartient à ce génie observateur, à cet homme, instruit aux grandes leçons de l'expérience et versé dans la connaissance de l'économie sociale, de venir éclairer, à la lumière éclatante des faits, notre position actuelle. "Penseur profond, aussi bien que causeur aimable et écrivain distingué, il a su, avec une perspicacité peu

commune, saisir immédiatement notre état actuel, connaître à fond notre société et en analyser tout le mécanisme avec une force d'esprit et une sagacité admirables; en un mot, il nous a connus et il nous a révélés à nous-mêmes, comme le disait si bien un orateur remarquable. Tâche ardue et qui requerrait toute la grandeur de son talent. Car s'il est quelquefois aisé de puiser aux grandes sources du passé; s'il est donné à presque tous les hommes de pouvoir juger les générations qui ne sont plus, de tirer de leur histoire de précieux enseignements au profit de l'avenir, c'est le propre du génie seul de bien juger du présent et de le mesurer d'un regard.

Aussi est-ce pour moi un avantage incalculable que de pouvoir corroborer ma proposition par les paroles éloquentes que M. Rameau prononçait dernièrement: "C'est ici, dit-il, que doivent s'élaborer les puissantes réserves humaines, appelées un jour à se pousser vers le midi, et à renouveler les générations appauvries que préparent au Sud de ces contrées, une civilisation trop hâtive, qui a étonné le monde de ses prodigieux progrès, et qui pourra surprendre nos enfants par la rapidité de sa décadence; plusieurs d'entre vous peut-être, verront les premiers symptômes de cette catastrophe!"

Encore un mot et je termine, si le peuple canadien est destiné à promouvoir, dans une mesure plus large qu'aucun autre peuple, les intérêts de la civilisation sur le continent Américain, comme j'en ai la ferme conviction, c'est pour lui une stricte obligation d'accomplir cette œuvre. Ne pas l'achever, serait pour lui manquer à sa vocation; cette conclusion est rigoureuse. La connaissance de nos hautes destinées est donc pour nous la révélation d'un grand devoir. Chacun de nous, quel qu'il soit, comme membre de la société Canadienne-Française, doit se dire: "Je suis chargé d'une portion de cette noble mission imposée à ma nationalité; je porte dans ma main une partie des destinées du continent Américain! Que chaque Canadien-Français fasse cette réflexion bien naturelle! Qu'il se prépare à remplir dignement la tâche qui lui est dévolue en raison de sa position sociale. Qu'en vue de cette mission, chacun soit religieux, moral et patriote, et le peuple entier sera grand par sa position, fort par sa morale et puissant par son patriotisme. Qu'en vue de la patrie, la femme canadienne continue comme elle l'a commencé, le ministère si noble de l'éducation domestique; elle à qui on ne parle presque jamais de patriotisme et qui cependant est appliquée à jouer un rôle si important dans les destinées de notre pays. Si chacun accomplit sa part du grand devoir imposé à la patrie, alors elle grandira au lieu de tomber, comme tant d'autres nations pour avoir failli à leurs destinées.

L'Institut Canadien-Français a célébré, vendredi soir, 10 mai, le troisième anniversaire de sa fondation. M. Siméon Lesage, nous a donné une lecture d'une haute portée politique et de patriotisme, sur "l'Hon. D. B. Viger et son temps." Certes, l'attention toute particulière dont il était l'objet, le religieux silence qui n'était interrompu de temps à autres que par de chaleureux applaudissements et le sympathique intérêt empreint sur les figures de ses auditeurs ont dû prouver à M. Lesage qu'il avait été heureusement inspiré en prenant un sujet aussi intéressant. Après des éloges funèbres comme ceux qui ont été prononcés sur la tombe entr'ouverte de M. Viger, on sentait qu'il y avait encore quelque chose à dire sur le grand citoyen, sur l'homme d'État qui pendant près d'un demi-siècle a été identifié aux affaires difficiles de la Patrie, a combattu pour elle toute sa vie durant, et dont les dernières paroles ont été comme un écho de sa longue et laborieuse existence: "*J'aime mon Dieu, j'aime mon pays.*"

Comme son prédécesseur à la tribune, M. Bourassa a recueilli de beaux lauriers. La dernière génération qui vient de s'éteindre presque complètement, les luttes qu'elle a soutenues, la fièvre et mâle énergie des grandes figures de l'époque, ont procuré à M. Bourassa une de ces douces inspirations qu'il a rendue, avec âme et enthousiasme, sous une forme poétique. — *L'Ordre.*

*Des Presses à air dilaté d'Éusèbe Sénécal, à rue St. Vincent, Montréal.*